



UNIVERSITÉ PARIS II
PANTHÉON-ASSAS



CENTRE THUCYDIDE

—
analyse et recherche
en relations internationales

Cahier Thucydide n° 26

La peste noire au XIV^e siècle

Regards sur le passé à l'occasion de la pandémie du Covid-19

Yves Renouard

Document – mars 2020

Cahiers Thucydide

Les textes mis en ligne dans le cadre des Cahiers Thucydide sont exclusivement diffusés sous cette forme. Ils ne font pas l'objet d'une publication papier parallèle. La série rassemble des études et recherches de caractère académique réalisées dans le cadre du Centre Thucydide depuis plusieurs années. Elle est appelée à être régulièrement enrichie de nouvelles études et recherches. Il s'agit pour une part de monographies rédigées par des membres du Centre, mémoires de Master ou thèses de Doctorat, pour une autre part d'Actes de colloques, enfin de Rapports de recherche réalisés pour des institutions publiques.

Les Cahiers Thucydide n'obéissent pas à une périodicité particulière. Sont mis en ligne les travaux qui en sont jugés dignes après leur rédaction et leur évaluation. Leur numérotation suit un ordre chronologique. Les analyses qui y figurent et les opinions qui y sont émises sont celles de leurs auteurs, et le Centre Thucydide n'en assume pas nécessairement la responsabilité. Ils sont librement ouverts à la consultation des utilisateurs du site « afri-ct.org ». Le Centre Thucydide remercie ceux qui les citent, quelle qu'en soit la forme, de mentionner leur source, avec la référence aux Cahiers et leur numéro d'ordre.

Liste des Cahiers Thucydide

- n°1 : L'instrumentalisation politique de la famine au Niger, 2004-2005
- n°2 : Doctrine du maintien de la Paix des Nations Unies : conditions de réussite des opérations de maintien de la paix
- n°3 : La Convention d'Ottawa, dix ans après
- n°4 : Christian Zionism and its Strategic Consequences for the United States, Israel and the Palestinians (en anglais)
- n°5 : La géopolitique de l'Arctique face au réchauffement climatique
- n°6 : Richesse énergétique et stabilité dans les pays en développement, de Port-Harcourt à Kashagan
- n°7 : Les Etats-Unis et « l'axe du mal » : étude d'une rhétorique des relations internationales
- n°8 : Stratégies gouvernementales pour le développement du nucléaire civil : pratiques françaises et américaines
- n°9 : Analyse, interprétation et conséquences des événements militaires en Géorgie (août 2008)
- n°10 : L'Afrique et les juridictions internationales pénales
- n°11 : La mise en place du Service européen pour l'action extérieure
- n°12 : Six mois à l'UNESCO
- n°13 : La France et le règlement de la question libyenne, 1945-1949
- n°14 : L'Union européenne et les résolutions du Conseil de sécurité des Nations Unies
- n°15 : La construction du concept d' « Amérique latine ». La France, les États-Unis et la latinisation du continent américain
- n°16 : Le Caire, l'Égypte, le Moyen-Orient : Français, Anglais et les autres (1940-1945)
- n°17 : Les projets de la Russie et de la Chine en Asie centrale : coopération – compétition
- n°18 : Surveiller ou punir. Embargos et sanctions à l'encontre de l'Irak de 1980 à 1998
- n°19 : Diplomatie arctique. Gouvernance par temps froid
- n°20 : L'usage du référendum dans les relations internationales
- n°21 : Les changements politiques en Pologne depuis 2015 : vers une démocratie autoritaire ?
- n°22 : Dix ans après son lancement, quel Partenariat oriental ?
- n°23 : La France au Conseil de sécurité pendant la crise en Irak : de la résolution 1441 (2002) à l'invasion de l'Irak
- n°24 : Historique et contexte de l'émergence de la secte islamiste Boko Haram au Cameroun
- n°25 : La bancarisation de l'Afrique par les téléphones mobiles : de nouveaux acteurs sur la scène financières mondiale ?
- n°26 : La peste noire au XIVe siècle – Regards sur le passé à l'occasion de la pandémie du Covid-19

Le **Centre Thucydide – Analyse et recherche en relations internationales** a été créé en 1999, dans le cadre de l'Université Paris II Panthéon-Assas. Le Centre est généraliste et se consacre aux relations internationales dans leurs diverses dimensions, ce qui se traduit par la publication, depuis 2000, de *l'Annuaire français de Relations internationales*, publié chaque année aux éditions Panthéon-Assas. Il organise, seul ou en partenariat, des colloques et conférences en France ou à l'étranger et conduit des projets de recherche académique ou appliqués qui donnent lieu à publication ou à diffusion restreinte. Il comporte une équipe d'une trentaine de chercheurs, doctorants ou docteurs. Il est équipé d'accueil pour les Masters Relations internationales et Justice pénale internationale de l'Université et pour les doctorants de l'École doctorale Droit international, Droit européen, Relations internationales et Droit comparé. Créé par le professeur Serge Sur et dirigé par lui jusqu'en 2014, il est désormais sous la direction du professeur Julian Fernandez.

Adresse postale :

Centre Thucydide - Analyse et recherche en relations internationales
Université Paris II Panthéon-Assas, bureau 219
12, place du Panthéon, 75005 Paris

Site Internet : <http://www.afri-ct.org>

FRANÇOIS RENOARD

Événement sanitaire mondial le plus grave depuis la grippe espagnole de 1918, la pandémie de coronavirus va provoquer des évolutions majeures – sinon même des « ruptures » ainsi que l'a souligné récemment le Président de la République – non seulement dans le régime des échanges économiques mondiaux mais également dans l'ordre psychologique, social et donc politique de chaque nation.

Il n'est donc pas indifférent, dans le cadre de la nécessaire réflexion sur les conséquences de la crise actuelle, de relire les analyses faites, en 1948 et 1950, par le doyen Yves Renouard à l'occasion du sixième centenaire de la peste noire de 1348, fléau qui a profondément marqué l'histoire de l'humanité occidentale.

Le texte – que l'on trouvera ci-après – publié en 1950, analyse, d'ensemble, sur le plan historique, les conséquences de tous ordres de la peste noire. Il a été précédé, en 1948, par un article fameux, publié dans la revue « Population » et dont on lira également ci-après de larges extraits. Dans ce dernier texte, plus technique et qui faisait la synthèse des connaissances scientifiques de l'époque, la réflexion du grand historien s'élève à des considérations d'ordre général et à valeur intemporelle touchant à la psychologie des peuples tout autant qu'à une analyse originale de l'infléchissement sur la longue durée de la géopolitique et de la destinée de la France suscité par une pandémie qui mit fin au surpeuplement de notre pays au XIV^{ème} siècle.

Ministre plénipotentiaire (h)
Ancien Directeur des Archives diplomatiques
9 rue Barennes
Bordeaux 33000

LES TEXTES SUR LA PESTE NOIRE DE 1348

D'YVES RENOUARD

L'événement mondial le plus important du XIV^e siècle

La peste noire de 1348-1350 ¹

La peste noire de 1348 fut probablement, du fait de son caractère universel, de l'effondrement démographique qu'elle détermina dans tout le monde occidental et méditerranéen et de l'ampleur corrélative de ses conséquences de tous ordres, l'événement le plus important de l'histoire du XIV^e siècle. Au moment où des ouvrages littéraires et dramatiques récents² ont rappelé l'attention sur les pestes des temps passés, il semble de quelque intérêt de retracer l'évolution et d'indiquer les conséquences de la plus violente de ces mortalités, à l'occasion du six centième anniversaire de ses ravages en France.

Les épidémies étaient fréquentes au Moyen Age; l'absence d'hygiène et les insuffisances de la science médicale empêchaient de les combattre efficacement; on en compte une en moyenne par quart de siècle qui ait été sérieuse ou même grave.

Beaucoup apparaissaient d'abord dans les grandes agglomérations urbaines du Moyen et du Proche-Orient où bien des maladies existent encore à l'état endémique. Les caravanes et les navires les transmettaient ensuite au loin.

Nous ne savons pas exactement où ni comment naquit la peste noire en 1347. Nous saisissons la première manifestation du fléau dans la grande colonie génoise de Caffa, en Crimée, sur les bords de la mer Noire. Le Khan mongol de Kiptchak, Djaniberg, assiégeait la place, bien ravitaillée par mer. Une épidémie de peste ayant éclaté dans son armée, il fit lancer dans la ville par ses pierrières les cadavres pestiférés : c'était à la fois le moyen de s'en débarrasser et celui de faire faiblir la résistance des assiégés chez qui le mal devait, pensait-il, se répandre. C'était déjà, avec des procédés simplistes, la guerre chimique.

En fait, la tentative de Djaniberg échoua : il ne put prendre Caffa. Les défenseurs limitèrent beaucoup la diffusion de la contagion en jetant immédiatement à la mer les cadavres dont ils étaient bombardés et

1. *Revue de Paris*, mars 1950, p. 107-119.

2. A. CAMUS, *La peste*, Paris, Gallimard; Kathleen WINSOR, *Ambre*, Paris, Éditions du Pavois; Claude-André PUGET, *La Peine capitale*, tragédie.

ils purent résister. Mais il suffit que quelques-uns d'entre eux tombassent malades et que certains de ces malades retournassent en Occident après la fin du siège pour que la « mort noire » s'y propageât rapidement.

Ce n'est que plus tard que ce nom de « peste noire » lui fut donné. Il provient de la coloration foncée que donnaient aux membres des malades des taches qui s'y développaient. C'était sans doute la peste bubonique, caractérisée par la poussée de grosseurs ou bubons sur les bras et aux aines, par une inflammation gangréneuse de la gorge et des poumons, par des douleurs violentes à la poitrine, par des vomissements et des crachements de sang et par la puanteur des corps.

Elle était communiquée par les objets qui avaient touché un malade aussi bien que par le contact direct. La soudaineté et la rapidité du mal étaient telles qu'un sujet pouvait passer en un jour de la parfaite santé à la mort. En général, la maladie ne durait pas plus de trois à cinq jours au cours desquels le patient était accablé par la fièvre et torturé par une soif ardente. Boccace en a donné une inoubliable et précise description dans l'Introduction du *Décameron*.

Douze vaisseaux génois, venus de Caffa sans doute, apportèrent la peste à Messine en octobre 1347. De Messine, elle gagna Catane et se diffusa dans toute la Sicile, jusqu'en avril 1348. Et une fois encore la Sicile remplit sa mission naturelle de centre du monde méditerranéen : elle dispersa dans toutes les directions du bassin occidental la contagion qu'elle avait reçue de l'Orient. Il est possible, mais il n'est pas certain que la peste, qui ravagea l'Afrique du Nord à partir de l'été 1348 et enleva à l'historien et philosophe Ibn-Khaldoun ses maîtres, son père et sa mère, soit venue de Sicile par la Tunisie. En tout cas, c'est de Sicile que la peste se répandit en Corse et en Sardaigne; c'est de Sicile qu'elle gagna les Baléares et la péninsule Ibérique où elle pénétra par les ports, Alméria, Barcelone, Valence, avant d'atteindre le Portugal; c'est de Sicile aussi qu'elle se propagea en Italie du Sud.

Au début de 1348, la peste apportée directement par d'autres vaisseaux venus d'Orient à Gênes, puis à Venise, se répand à partir de ces foyers dans toute l'Europe continentale. De Venise elle gagne, d'une part, Padoue et la plaine du Pô, de l'autre, la Dalmatie; et elle fuse vers le Nord atteignant la Styrie, la Hongrie, l'Autriche et la Bavière : Vienne est touchée à l'été 1349. De Gênes elle passe en Toscane, à Pise, à Sienne, à Florence, dans les contreforts septentrionaux de l'Apennin à Parme et à Plaisance et dans les cols des Alpes par où elle s'insinue en Suisse en 1349 et descend la vallée du Rhin jusqu'à Strasbourg, puis bientôt Cologne, toujours en 1349. En même temps, elle atteint Marseille en janvier 1348, d'où elle s'engouffre dans les deux couloirs naturels qui lui ouvrent l'accès des pays atlantiques et du nord de la France : vers l'Ouest, elle est bientôt à Montpellier, puis à Narbonne, à Carcassonne (février-mai), à Toulouse, à Montauban et finalement à Bordeaux en août. Vers le Nord, nous la trouvons à Avignon au prin-

temps, à Lyon à l'été, en Bourgogne à partir de juillet-août et finalement à Paris à la fin de l'année 1348. En 1349 elle décime la Flandre.

A cette date elle a déjà traversé la Manche et gagné l'Angleterre : c'est un bateau parti de Calais qui l'apporta le premier dans l'île, à Melcombe-Regis, en Dorsetshire, en août 1348. Londres est atteinte en 1349, l'Irlande la même année. Mais les comtés septentrionaux et le Northumberland ne le sont qu'en 1350. D'Angleterre la contagion passe en Scandinavie, où elle sévit en 1349-1350; Visby, dans l'île de Gotland, au milieu de la mer Baltique, est visitée par le fléau en 1350; à la même époque, il se propageait, à partir de la Flandre et de la vallée du Rhin, à Brême et sur la côte méridionale de cette mer en Danemark et en Prusse.

En l'espace de deux ans et demi, l'Europe entière avait été parcourue par la peste noire.

Ce n'est pas que les hommes n'eussent cherché à arrêter sa marche, ou au moins à se préserver d'elle. Tous les médecins du temps s'en préoccupèrent. L'un des plus réputés d'Italie, Gentile da Foligno, qui avait enseigné avec éclat à Padoue, écrit des *consilia contra pestilentiam* ; mais il meurt à Pérouse en juin 1348, victime de son dévouement aux malades qui se pressaient autour de lui. A Montpellier, dont l'Université était réputée pour la science de son corps médical, tous les médecins sont tués par la peste. Quand le mal approche de Paris, le roi Philippe VI demande une consultation à la Faculté de Médecine de Paris : celle-ci compose un *Compendium de epidemia per collegium Facultatis medicorum Parisius ordinatum*, demeuré célèbre, qui est plus une description de la maladie qu'une thérapeutique.

Néanmoins, la peste avait continué son chemin vers le Nord, inexorablement. Avant qu'elle ne frappât aux portes de Reims un médecin champenois, Pierre de Damouzy, composa un traité préventif fort intéressant : s'il commençait par expliquer par l'influence des astres le fait que la mortalité frappait les uns et épargnait les autres, il s'efforçait cependant de donner des conseils pratiques pour l'éviter. Il reprend la vieille prescription de Razès : pour se mettre à l'abri de la contagion, rester à la maison fenêtres et portes closes; si l'on doit absolument sortir, tenir à la main du camphre, une pomme d'ambre ou d'autres désinfectants. Il conseille la saignée, la purgation, la diminution de la nourriture; il prohibe absolument les bains et l'amour. Si sensées et si judicieuses que paraissent beaucoup de ses prescriptions, la peste passa outre.

Sa propagation marquait l'échec complet de la médecine du temps. Elle marquait aussi celui de la charité et de la religion conçue comme une prophylaxie. Des confréries pieuses dépensaient un inlassable dévouement à soigner les pestiférés : elles n'en guérèrent que bien peu mais, par contre, beaucoup d'entre elles perdirent tous leurs membres. Les autorités ecclésiastiques instituèrent des oraisons appropriées : le pape Clément VI fit composer un office spécial pour attirer la miséri-

corde de Dieu. Vainement pour beaucoup; comme vainement aussi, dans bien des cas, la piété populaire se tourna vers les saints protecteurs dont l'action était réputée contre les épidémies : saint Sébastien, saint Antoine, saint Adrien.

L'aveugle barbarie qui tourna contre les Juifs la colère des foules crédules ne pouvait avoir plus de succès : on les accusait d'avoir propagé l'épidémie en empoisonnant les sources; ils furent persécutés en bien des endroits, mais c'est surtout en Espagne que la flambée d'antisémitisme allumée par la terreur fut particulièrement vive. A Avignon, le pape protégea les Juifs contre toute violence.

La seule méthode de préservation qui eut quelque efficacité fut, en définitive, la tactique des poltrons : ceux qui purent se retirer à la campagne loin de toute agglomération, dans une demeure salubre, avant d'avoir été infectés par la maladie, réussirent à lui échapper. Mais c'est une défense de riches : les rois, les princes, les seigneurs purent surtout la pratiquer; le pape Clément VI, après avoir montré beaucoup de courage, se retire finalement à Villeneuve-lès-Avignon. Bien des riches bourgeois y recoururent aussi, témoins les huit jeunes femmes et les deux jeunes hommes du *Décameron* qui vont chercher dans une villa des collines toscanes le divertissement et la santé.

★

Ainsi, malgré les soins empiriques ou savants, malgré les prières et les colères populaires, les décès se succédaient par toute l'Europe. Leur nombre était tel qu'il donna à tous les contemporains l'impression d'une mortalité sans précédent.

Boccace estime à plus de cent mille le nombre des morts à Florence; un chroniqueur rouennais donne les mêmes chiffres pour Rouen; Gilles li Muisit propose vingt-cinq mille pour Tournai, Froissart ne consacre à la peste qu'une seule phrase de son long ouvrage, mais elle a fait fortune : « En ce temps, par tout le monde généralement une maladie qu'on clame épidémie courait, dont bien la tierce partie du monde mourut. » Le Montpelliérain Simon de Couvin estime, lui, que la moitié de la population fut emportée par le fléau.

On ne saurait retenir ces chiffres : ceux qui concernent des villes excèdent le nombre même de leurs habitants. D'autre part, si le tiers ou la moitié de l'ensemble de la population avait péri, l'Europe serait devenue une sorte de désert; or, les événements postérieurs à 1350 témoignent qu'il y subsistait une population encore dense.

En fait, la peste n'a pas sévi avec la même intensité dans toutes les régions, dans tous les groupements humains, dans toutes les catégories sociales. Elle a surtout frappé, comme il était naturel, les agglomérations. Les villes où l'hygiène était déplorable ont bien plus pâti que les campagnes; et, dans les villes, les catégories sociales qui vivaient le plus entassées, les ouvriers, ou celles dont les membres pliés à une dis-

cipline communautaire se retrouvaient constamment ensemble, tels les frères des Ordres mendiants, ont le plus souffert.

Quelques documents d'archives qui ont subsisté permettent de nous faire une idée précise, dans certains cas particuliers, de l'ampleur de la mortalité. L'étude des comptes de la Chambre apostolique révèle que 94 personnes sont vraisemblablement mortes de l'*infirmetas* à la cour pontificale d'Avignon en 1348-49 sur un total d'environ 450 curialistes, soit près du quart.

Le registre paroissial tenu par le vicaire d'un village bourguignon, Givry, près de Chalon-sur-Saône, a été conservé pour la période de l'épidémie; dans la décennie précédente, il mourait, en moyenne, dans ce prospère village de 1 200 à 1 500 habitants, 30 personnes par an; du 5 août au 19 novembre 1348, 615 personnes ont succombé, soit à peu près la moitié de la population. Les calculs faits par Gasquet pour le clergé anglais suggèrent qu'entre 1348 et 1350 celui-ci perdit de la peste environ la moitié de ses membres. En Italie, Doren estime que 40 à 60 p. 100 de la population des villes ont péri, mais que les pertes ont été bien moindres dans les campagnes. Certains témoignages semblent confirmer cette hécatombe urbaine : ainsi, à Sienne, la Commune avait entrepris l'édification d'une immense et orgueilleuse cathédrale dont l'ancienne n'aurait constitué que le transept; la maladie fit interrompre les travaux; la dépopulation et la ruine de la ville rendirent inutile et impossible qu'on les reprît jamais : sur l'immense esplanade qui entoure la cathédrale de Sienne, les piliers blancs et noirs du grand édifice projeté lancent toujours vers le ciel leur douloureux appel endeuillé.

Mais les plus terribles pertes connues sont celles des couvents des Ordres mendiants. Les couvents dominicains de Toscane et de Languedoc ne comptaient pas toujours 100 frères, et rares étaient ceux comme celui de Florence, Santa Maria Novella, qui en comptaient plus de 150 : or, il meurt 78 frères à Florence, 49 à Sienne, 57 à Pise, 39 à Lucques. Il n'en reste que 7 sur 140 à Montpellier, 7 aussi sur 160 à Maguelonne. Pendant ce temps, dans les couvents de Cordeliers de Marseille et de Carcassonne, tous les frères décédèrent sans en excepter un seul. Ainsi la proportion des décès dus à la peste, par rapport à la population, semble avoir oscillé entre la moitié et le huitième selon les régions.

Ces victimes innombrables ne sont pas toutes anonymes. Quelques-unes sont des personnages qui ont laissé un nom dans l'une ou l'autre des activités humaines; étrangers les uns aux autres, d'âge inégal, ils se trouvent rapprochés par le commun millésime de leur décès. On trouve parmi eux des rois et des princes : le fils de l'empereur d'Orient, Andronic Comnène, enlevé à Constantinople en trois jours; la reine d'Aragon, Leonor de Portugal; la princesse Marie d'Aragon, fille d'un premier mariage du roi Pierre IV; la comtesse de Ribagorce, tante de celui-ci; le roi de Castille Alphonse XI; une fille d'Édouard III, Jeanne d'Angleterre, fiancée au fils et successeur d'Alphonse XI, Pierre le Cruel,

morte à Bordeaux en août 1348, sur la route de son futur royaume. Des prélats et des théologiens célèbres : tels deux archevêques successeurs de Canterbury, dont le deuxième, Thomas Bradwardine, était un des maîtres les plus savants de l'Université d'Oxford; tel encore l'augustin Simone Fidati da Cascia, célèbre pour être l'auteur du *De gestis Domini Salvatoris*, la première vie de Jésus qui ait été composée depuis les Évangiles; tel aussi, le cardinal Giovanni Colonna, l'ami et le protecteur de Pétrarque, qui meurt à Avignon le 3 juillet 1348, trois mois après Laure de Noves, l'inspiratrice du poète que le mal avait enlevé à Avignon également dans les premiers jours d'avril. Pétrarque, alors absent d'Avignon, apprit à Parme coup sur coup le décès des deux personnes qui lui étaient le plus chères au monde et dans les vers célèbres où il les pleure, il associe le souvenir de la maîtresse de son cœur à celui de son bienfaiteur :

*Rotta è l'alta colonna e 'l verde lauro
che facean ombra al mio stanco pensiero.*

Des artistes : les deux peintres siennois Ambrogio et Pietro Lorenzetti qui ont décoré de leurs fresques les principaux édifices de Sienne, le peintre florentin Bernardo Daddi, un des meilleurs disciples de Giotto, le sculpteur Andrea Pisano, succombent en 1348. Des hommes d'affaires : Giovanni Villani, associé des compagnies florentines des Peruzzi puis des Buonaccorsi, le plus grand chroniqueur du XIV^e siècle par son exactitude et son objectivité, laisse en 1348 à son frère Matteo la plume qui lui tombe des mains. Sir John Pulteney, membre de la compagnie des drapiers de Londres, le plus grand banquier de la Cité, qui en avait été quatre fois maire, disparaît quelques mois plus tard. Des militaires, comme sir John Montgomery, premier capitaine anglais de Calais récemment conquise. Et bien des gens du commun dont les testaments nous rappellent lugubrement les décès collectifs.

La nuptialité avait complètement cessé pendant le fort du fléau. Dès que celui-ci semble passé, elle reprend à une cadence inhabituelle. A Givry, où le registre paroissial ne porte mention d'aucun mariage en 1348, on en compte 86 en 1349, dont 42 entre le 14 janvier et le 24 février, et cela dans une population réduite à quelques centaines d'habitants. Manifestement les veufs survivants, quel que soit leur âge, ont à convoler la hâte des jouvenceaux. Le continuateur de Guillaume de Nangis le note dans sa chronique : « Dès la fin de cette épidémie, pestilence et mortalité, les hommes et femmes se marièrent entre eux ». Il fallait refaire des foyers dans les villages où il n'en existait peut-être plus un seul. Quelques fécondes que pussent être ces unions nouvelles, elles ne pouvaient remédier qu'à terme au brutal recul démographique déterminé par la peste dans le monde entier. L'Europe était replongée pour un temps assez long, pour une génération au moins, dans l'état de

sous-population dont elle s'était progressivement arrachée depuis le XII^e siècle.

Ce brusque et inégal effondrement démographique universel qui s'ajoute incontinent au choc psychologique et mental porté par l'épidémie, durant laquelle chacun s'est senti menacé et a vécu des heures affreuses, a les plus grandes conséquences dans tous les domaines.

★

Apeurés par l'approche de la peste en quoi ils voient l'instrument de la vengeance de Dieu pour châtier leurs péchés, certains cherchent à apaiser la colère divine par des pénitences aussi exceptionnelles que le mal. Un mouvement préventif de mortification et de mysticisme naît ainsi en Allemagne : des hommes et des femmes s'assemblent et se déplacent en bandes de plusieurs centaines sous la conduite d'un ou plusieurs chefs qu'ils appellent des maîtres, à l'imitation des Ordres mendiants; dans chaque localité qu'ils traversent, ils s'arrêtent sur la place et se flagellent publiquement avec une cruelle violence en psalmodiant des complaintes :

*Batons nos charognes bien fort
En remembrant la grant misère
De Dieu et sa piteuse mort.*

Ces Flagellants entendent, en imitant la passion du Christ, obtenir le pardon de Dieu, avec l'intercession de la Vierge. Ce mélange de macérations et de piété, qui exprime bien l'affolement collectif des populations, inquiète la hiérarchie. Mais cette contagion mentale se répand presque aussi vite que l'autre, qu'elle veut anéantir : les Flagellants gagnent de proche en proche jusqu'à la Bohême et la Hongrie à l'Est, jusqu'à la Picardie et la Champagne à l'Ouest avant que le mouvement ne soit définitivement arrêté.

L'ébranlement mental collectif qui atteint son paroxysme chez les Flagellants n'épargne pas, à vrai dire, beaucoup de contemporains. La peur du fléau, le spectacle de la maladie et des cadavres suscitent chez la plupart des idées de pénitence et la pensée constante de la mort. Cette passion du Christ que les Flagellants voulaient souffrir dans leur corps même devient le thème de méditation habituel : on en reproduit les scènes dans la décoration des édifices religieux et des oratoires privés; le culte des Cinq Plaies du Christ se répand. Les fresques du Campo Santo de Pise manifestent combien violemment l'épidémie a tourné l'imagination des hommes vers le mystère de la mort dont Fr. Traini peint le triomphe dans l'illustration du Dit des Trois Morts et des Trois Vifs. Les thèmes macabres se multiplient dans les arts figurés.

Il n'y a que les héros de roman pour avoir la volonté et le pouvoir d'oublier tant de scènes d'horreur en se contant dans les beaux jardins

où se sont réfugiés Fiammetta, Pampinea et leurs amis, entre les danses, les festins et la sieste, des histoires qui excitent le rire et exaltent la joie de vivre. Ceux des contemporains qui réagissent contre la menace d'anéantissement qu'ils sentent peser sur eux le font, en effet, sans mesure, sans souci d'ordre ni d'esthétique, mais avec fièvre, avec violence : ils courent aux plaisirs sensuels, se jettent dans la débauche, satisfaisant gloutonnement tous leurs appétits. Une vague d'immoralité secoue tout l'Occident en même temps que la crise mystique que nous venons d'évoquer : « Après la grande peste de l'année passée, chacun vivait selon son caprice... », note le Siennois Agnolo di Tura.

★

Dans les campagnes comme dans les villes, la peste enlève proportionnellement plus de paysans et d'ouvriers que de seigneurs et de bourgeois. Aussi la main-d'œuvre se raréfie-t-elle subitement.

Dans certains manoirs anglais tous les tenanciers meurent. Cette mortalité rurale a pour conséquence, au début de l'épidémie, l'arrêt des travaux champêtres : dans certains pays comme le nord de l'Italie, au témoignage de Jean de Parme, la moisson de 48 reste dans les champs. Et l'abondance relative des produits pour une population décimée soudainement comme le souci exclusif de chacun de vivre, sans plus s'occuper de gain ni d'avenir, entraînent une chute initiale des prix. Mais les choses changent bien vite; le fort de la mortalité passé, les survivants abandonnent les terres pauvres ou mal situées pour se concentrer dans les terres les meilleures où les seigneurs les attirent en leur concédant les avantages qu'ils réclament : affranchissement, s'ils sont serfs, conditions de tenure favorables, hauts salaires plus élevés d'au moins 50 à 100 pour 100 que ceux d'avant l'épidémie.

Il s'ensuit un bouleversement considérable de la structure agraire dans les pays d'Occident. Le système de la réserve seigneuriale déjà en déclin disparaît complètement en bien des régions, car les paysans entendent cultiver exclusivement des tenures dont ils conservent les produits. Les revenus fonciers des seigneurs, laïcs ou ecclésiastiques, diminuent dans une incroyable proportion, la moitié, parfois les trois quarts, du fait des immensités tombées tout d'un coup en friche et des conditions très favorables faites aux tenanciers sur les terres demeurées en culture. Les offrandes aux églises s'amoindrissent dans la même proportion. La vieille classe des propriétaires fonciers, noblesse et clergé, est gravement ébranlée dans la principale source de sa puissance; châteaux, églises, monastères ruraux, hôpitaux même tombent en ruine.

Et la rareté des denrées agricoles et du poisson fait monter leurs prix en flèche; il s'ensuit de graves conséquences pour la population des villes.

Dans les villes, la mortalité brutale a amené une raréfaction, plus sen-

sible encore que dans les campagnes, de la main-d'œuvre artisanale et industrielle. Elle a en même temps gravement désorganisé le commerce local et le grand commerce puisque la clientèle locale diminue et que de proche en proche tous les marchés extérieurs sont atteints. Les ouvriers, moins nombreux et ne parvenant plus à subsister du fait de la hausse des denrées alimentaires, demandent des augmentations de salaires. Les plus riches fabricants en profitent pour attirer dans leurs ateliers ou dans leur dépendance toute la main-d'œuvre disponible, en ruinant ainsi leurs concurrents. Les petits fonctionnaires, pour les mêmes raisons, font les mêmes demandes : en 1349, les trompettes de la commune de Florence exposent aux autorités qu'ils ne peuvent plus vivre avec leurs gages; la même année, les chauffe-cire de la chancellerie pontificale et d'autres employés des services du palais « ne veulent plus travailler si leur salaire n'est pas augmenté ».

La raréfaction de la main-d'œuvre permet aux survivants d'obtenir des augmentations de salaires peut-être proportionnellement un peu plus élevées que celles des prix des denrées alimentaires, c'est-à-dire d'améliorer un peu leur niveau de vie si misérable. Cette augmentation des salaires urbains varie selon les villes et les métiers de 50 à 150 p. 100.

Les ordonnances prises par les pouvoirs publics, spécialement par les rois de France et d'Angleterre, à la demande des propriétaires fonciers et des consommateurs épouvantés, en 1351, pour essayer d'empêcher les travailleurs de quitter leurs patrons et de demander des salaires supérieurs à ceux de 1347, demeurèrent inopérantes. Le jeu inexorable des lois économiques fondamentales broie les mal adaptés à la nouvelle conjoncture.

La crise déterminée par la peste noire entraîne en définitive la hausse des prix des objets fabriqués et le marasme du commerce ébranlé par la perte soudaine d'une partie de sa clientèle : les compagnies de marchands anglais qui avaient affermé au roi d'Angleterre la perception des droits d'exportation sur les laines sont ruinées en quelques mois et le roi qui se servait d'elles également comme bailleurs de fonds doit reviser d'urgence toute sa politique économique et faire bon accueil à des marchands étrangers.

★

Les États subissent, en effet, le contrecoup de ces bouleversements économiques. La diminution numérique et la ruine des contribuables entraînent une réduction du produit des impôts qui laisse un temps sans force les principales puissances politiques de l'Occident, au moment même où le développement de leur fiscalité leur permettait de concevoir de grandes entreprises.

Le roi de France, le roi d'Angleterre, le pape, les Républiques italiennes doivent renoncer temporairement à leurs grandes activités politiques et militaires parce que la peste les empêche de lever des armées

dans des populations terrorisées par le fléau et leur retire en même temps les moyens financiers de le faire. Après les succès initiaux de la croisade du dauphin Humbert, une trêve est conclue en 1348 entre Chrétiens et Sarrasins qui ne fut rompue que onze ans plus tard, après l'avènement de Pierre I^{er} de Lusignan au trône de Chypre; de même la guerre qui menace entre les deux coalitions formées par Venise et par Gênes depuis 1345 n'éclate qu'en 1351; enfin, le conflit franco-anglais s'apaise après la défaite de Crécy et la perte de Calais par une trêve signée en 1347 et qui est renouvelée jusqu'en 1355. Il n'est pas jusqu'à la guerre civile déchaînée en Flandre par la chute d'Artevelde en 1346 qui ne s'arrête au moment où la peste pénètre dans le pays.

Les circonstances politiques ne fournissent peut-être pas seules l'explication de cet apaisement général des conflits.

Le brutal resserrement de leur trésorerie qui frappe les princes les amène à se disputer plus âprement les revenus qu'ils se partagent. Les rois d'Angleterre supportaient malaisément depuis plusieurs décennies l'accentuation des prises du pape sur le clergé anglais. Il n'en est pas moins significatif de constater que c'est au lendemain de la crise ouverte par la peste, en 1351 et en 1353 qu'Édouard III prit les statuts célèbres contre les provisions par le pape des bénéfices ecclésiastiques anglais et les abus de la fiscalité pontificale. Le clergé anglais, appauvri, ne pouvait plus payer d'impôts à la fois au roi et au pape.

★

Dans les campagnes, beaucoup de nobles ruinés s'adonnent au brigandage avant même que ne soient constituées en France les grandes compagnies de routiers.

Dans les villes, les conséquences sociales de la mortalité sont particulièrement intéressantes car les hommes y vivent plus groupés, s'y côtoient et s'y opposent plus constamment qu'à la campagne. La peste, en faisant périr un grand nombre de bourgeois, a accumulé sur la tête des survivants les héritages des défunts : elle a créé ainsi d'énormes fortunes. Au contraire, les ouvriers et les artisans qui échappèrent à la mort ne recueillirent que les mauvaises hardes de leurs parents décédés. Tandis que la mortalité rendait les riches plus riches, elle laissait les pauvres aussi pauvres : la misère de ceux-ci demeure totale, tandis que l'aisance de ceux-là devient une opulence sans précédent. Richesse et pauvreté contrastent donc plus violemment que jamais dans les microcosmes urbains. Le faste et la somptuosité des patriciens éclatent même à Florence où les hommes d'affaires venaient pourtant de subir un krach terrible qui, depuis 1342, avait abattu successivement toutes les plus grandes compagnies commerciales. Beaucoup de citoyens, après avoir vu mourir toute leur famille, léguèrent leurs biens à des institutions de charité : c'est ainsi que la confrérie d'Or San Michele dont font partie tous les grands commerçants augmente son patrimoine de

350 000 florins; elle devrait les distribuer aux pauvres; mais, considérant que beaucoup sont morts de la peste, elle décide de distraire une partie de cette somme pour faire construire un tabernacle où serait abritée la merveilleuse Madone, emblème de la confrérie : Andrea Orcagna fut chargé de construire et de décorer ce splendide tabernacle. Cet exemple manifeste à la fois, dans une ville appauvrie, et l'extrême richesse et l'égoïsme collectif des patriciens survivants.

On comprend qu'une telle mentalité ait heurté les gens du menu peuple, les ouvriers des ateliers. La prédication communisante de tous les apôtres de la pauvreté, Fraticelles, Spirituels, qui se rattachaient à la grande famille franciscaine n'en prenait que plus d'efficace sur des esprits enfiévrés par leur misère et le souvenir de la maladie.

L'exaspération des contrastes sociaux à la ville, comme le brutal déséquilibre apporté dans l'assiette des seigneuries foncières sont les résultats de la mortalité; ils ont déterminé un état d'hostilité de plus en plus violent entre les nobles ruinés et les paysans qui n'entendent pas remettre en cause les avantages qu'ils ont obtenus, à la campagne, entre les riches bourgeois et le prolétariat misérable, dans les villes. C'est dans ce climat de haine des classes dû à la peste qu'ont éclaté dans la deuxième moitié du siècle, pour des causes diverses, toute une série de conflits sociaux violents qui n'ont pas d'équivalent dans la période antérieure : les insurrections rurales des Jacques (1358), des Tuchins (1381-82) en France; des Laboureurs (1381) en Angleterre; les insurrections du prolétariat urbain, Ciompi à Florence (1378); tisserands à Gand (1379); Harelle à Rouen (1380); Maillotins à Paris (1382).

★

Enfin, même du point de vue intellectuel et spirituel, la peste noire a eu de grandes conséquences. En frappant lourdement le clergé, elle a privé brutalement les populations d'une bonne part de leurs guides; en dépeuplant plus spécialement les couvents urbains des Ordres mendiants, elle a amputé soudainement le clergé de son élite intellectuelle.

Il a fallu combler les vides si brusquement causés par la peste. De nouveaux prêtres ont été partout ordonnés rapidement, de nouveaux clercs tonsurés : c'étaient pour la plupart de tout jeunes gens ou des personnes d'âge et ni les uns ni les autres n'avaient l'expérience du sacerdoce et la préparation morale et intellectuelle pour l'exercer dignement. La plupart d'entre eux, comme certains des survivants, ne sont attirés vers la cléricature que par l'attrait des bénéfices : aussi recherchent-ils les plus fructueux, s'efforcent-ils d'en cumuler plusieurs et s'occupent-ils fort peu du soin des âmes. Le temporalisme, l'immoralité et l'ignorance se développent tout d'un coup dans le clergé dans une période de crise où les populations auraient eu le plus grand besoin de leurs guides traditionnels. Abandonnées à elles-mêmes, bien souvent, démoralisées et affolées, elles adoptent une vie morale relâchée, une religion supersti-

tieuse : les pratiques traditionnelles, la croyance aux prières liturgiques, l'habitude de la prière en commun, le service divin même en bien des endroits disparaissent; les âmes pieuses tendent à une religion plus personnelle, tandis que les plus grossières se satisfont de superstitions; partout l'élément affectif l'emporte sur l'élément rationnel. Ainsi le terrain est préparé pour les critiques de réformateurs qui, dès la fin du siècle, prêcheront une religion intérieure, appuyée sur la *Bible* et auront beau jeu de tourner en dérision ou en scandale l'indignité de trop de clercs.

Or, la peste qui avait grandement accentué ce mal ancien en avait également tari le remède. L'ordre des Frères Prêcheurs, adonné à la prédication et à l'enseignement, constituait l'élite intellectuelle du clergé. La peste noire avait fait, on l'a vu, de terribles hécatombes dans ses couvents. Placés devant le dilemme de fermer certains couvents en concentrant les survivants dans quelques établissements ou de reconstituer les effectifs anciens au plus tôt afin de conserver toutes les positions de l'ordre, les Maîtres Généraux choisirent la deuxième solution. C'était préférer la quantité à la qualité. On se met à faire la chasse aux vocations : la pratique se généralise d'offrir comme oblats aux couvents de Frères Prêcheurs des enfants de dix à quatorze ans.

De telles recrues manquent souvent de zèle ou d'aptitude. Et l'ignorance se glisse dans l'ordre de saint Thomas : les études des novices sont souvent insuffisantes et le chapitre général de 1376 souligne que bien des jeunes frères ne savent ni lire ni écrire. Ce déclin intellectuel grave ne permet pas à l'ordre dominicain de redresser les tendances nouvelles qui découlent du déplorable recrutement du clergé qu'a déclenché par son choc même la peste noire.

★

C'est donc un bouleversement général qu'a amené dans toute l'Europe la peste noire de 1348. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'une épidémie d'une telle violence ait eu des conséquences si graves et si durables. Toute épidémie, en effet, agit pendant la durée d'une génération au moins et même davantage, jusqu'à ce que ses conséquences démographiques soient effacées; or, celle-là a été l'une des plus sévères par sa violence comme par son universalité qu'ait subies l'humanité. Et surtout, l'épidémie de 1348-1350 n'a pas disparu complètement. Une fois son œuvre de mort accomplie, on constate dans le demi-siècle qui la suit des réveils sporadiques de la peste qui semble avoir subsisté à l'état larvé un peu partout : telles la peste de 1361 en Aquitaine; la peste de 1362 en Angleterre, que l'on appelle la seconde peste; la peste de 1363 à Florence et dans le midi de la France; les pestes de 1369 et 1375 en Angleterre; celles de 1371, 1374, 1390 et 1400 à Florence. Toutes ces résurgences mettent à nouveau en échec la thérapeutique des médecins et les mesures prophylactiques. Elles ont prolongé pendant plusieurs

décennies et dans toute l'Europe les effets de l'épidémie de 1348 et en ont accusé les conséquences.

Ainsi, cette peste noire de 1348, par la violence même du coup qu'elle a porté à l'humanité tout entière et par l'ampleur de ses effets que ses séquelles ont encore renforcée, apparaît bien comme un maître événement de l'histoire. Elle a mis fin à la période de prospérité générale que furent pour l'Occident la fin du XIII^e siècle et la première partie du XIV^e siècle. Elle a apporté partout une grande misère et entravé un temps le cours des événements politiques et militaires. Elle a favorisé des transformations sociales profondes : la ruine de la noblesse et du clergé et l'avènement de la bourgeoisie, l'apparition de luttes sociales dans les villes entre bourgeoisie et prolétariat, comme dans les campagnes entre nobles et paysans. Elle a hâté des changements intellectuels et moraux considérables : le développement de l'esprit laïc, la naissance des cultures nationales. Elle a déterminé enfin dans une population surexcitée et inquiète des formes plus fiévreuses et plus superstitieuses de vie religieuse qu'un clergé décimé et de niveau abaissé ne pouvait plus redresser. C'est pourquoi certains historiens, constatant combien vraiment le fait universel qu'elle a constitué marque la fin d'une période, ont voulu voir en elle, par une simplification excessive, la limite véritable qui sépare la civilisation médiévale de la civilisation moderne.

YVES RENOARD, dont on commémora en 2008 le centenaire de la naissance, normalien et membre de l'École française de Rome, a été doyen de la faculté des lettres de Bordeaux de 1946 à 1954, puis professeur à la Sorbonne. Il a présidé le jury de l'agrégation d'histoire et le Comité français des sciences historiques jusqu'à sa mort, en 1965.

Conséquences et intérêt démographiques de la peste noire de 1348¹

L'énorme mortalité causée par la peste noire de 1348 apparaît de plus en plus comme un des faits les plus importants de l'histoire de notre millénaire. Il semble utile de présenter les résultats actuels des recherches qui tendent à l'appréciation exacte du nombre des décès et de leur rapport à la population préexistante. Il est particulièrement intéressant d'étudier en outre, à propos de l'exemple exceptionnel que constitue cette mortalité bien plus grave pour l'humanité occidentale que les grandes guerres du XX^e siècle, les conséquences multiples d'un brutal et considérable effondrement démographique.

La peste noire a donc été un fléau d'ampleur exceptionnelle, qui, en quelques mois, a grandement et brutalement réduit la population de l'Occident.

★

En France, cette ponction tragique a mis fin à une tension démographique sérieuse. En 1328, la population y atteignait, d'après les calculs faits par M. Ferdinand Lot à partir de l'état des paroisses et des feux dressé à cette date, approximativement 20 millions d'habitants. Et elle ne cessait de s'accroître dans la période de paix qu'est le début du XIV^e siècle, d'autant plus que toute émigration importante avait cessé depuis la fin des grandes croisades en 1270.

A peu près exclusivement rurale, cette population occupait les campagnes françaises avec la même densité moyenne qu'aujourd'hui. Or les techniques encore grossières de son agriculture lui donnaient des rendements de céréales trois fois moindres que de nos jours : bien qu'elle n'eût pas à nourrir 20 millions d'habitants des villes, elle ne parvenait à subsister que grâce à l'extension croissante des cultures au rythme de son propre accroissement. Or cette extension se faisait aux dépens des lieux de pâture et des bois; au milieu du XIV^e siècle, on était parvenu dans bien des régions à la limite des défrichements utiles, car les terrains de pâture ne pouvaient plus être rognés sans réduction d'un bétail aussi indispensable pour le trait que pour l'alimentation, ni les bois — où commençaient à manquer les futaies — sans nuire aux besoins accrus de la constructions des maisons et des navires. Tout se passe comme si l'équilibre vital entre la population et les produits du sol était alors atteint : un nouvel accroissement de la population allait entraîner une grave crise économique, si la reprise de l'émigration, à laquelle semblait tendre inconsciemment la croisade préparée par Philippe VI, ne venait constituer l'exutoire nécessaire. Le brusque

1. *Population*, n° 3, juillet-septembre 1948, p. 454-466.

décongestionnement entraîné par la mortalité a rétabli l'équilibre économique et démographique de la France; coïncidant avec le début de la guerre de Cent ans, il a modifié toute l'orientation de la politique française en permettant le maintien en Europe occidentale de son centre d'intérêt.

Dans les autres pays où la population n'était pas aussi nombreuse et dense et n'avait pas atteint le même degré de saturation, la brutalité de la mortalité n'a pas eu les mêmes conséquences absolues, car ils n'étaient pas en état de tension interne; mais en leur faisant perdre une partie importante de leurs habitants, elle a eu la même importance démographique relative que pour la France.

★

La peste noire de 1348 est donc bien un des faits les plus importants de l'histoire démographique de l'Occident; elle est aussi le premier, en tout cas, dont il soit possible d'évaluer les résultats de façon au moins approximative. Elle constitue par là une sorte de cas privilégié : elle permet d'étudier, comme dans un laboratoire d'expérience, l'importance d'une diminution brutale de la population sur une grande étendue. Une diminution de ce type est, au moins jusqu'à nos jours, un fait exceptionnel. La guerre de 1939-1945, si générale qu'elle ait été, puisque l'Europe entière en a pâti et qu'aucune catégorie de la population de ce continent ne s'est trouvée à l'abri des bombardements aériens, ni des camps de concentration, ni des destructions, n'a pas abaissé dans une proportion aussi forte la population de l'Occident. On estime le nombre de ses victimes à moins de 5 p. 100 de la population des pays non slaves, ceux pour lesquels nous appréhendons l'importance de la peste noire. L'action des bombes atomiques qui ont anéanti des villes japonaises en 1945 a été, certes, bien plus violente que celle de la peste noire, mais elle a été strictement localisée : elle n'a donc aucune conséquence générale pour la population d'une partie de la terre.

C'est pourquoi la peste noire de 1348, expérience géante proposée par la nature sur laquelle il subsiste quelques témoignages, permet de connaître ou au moins de conjecturer *a posteriori* les conséquences d'un abaissement démographique à la fois important et brutal.

J'analyserai ailleurs, sur le plan historique, l'ensemble des conséquences de la peste noire. Il en est de tout ordre : de psychologiques, d'intellectuelles, d'artistiques comme d'économiques, de sociales, de politiques et de militaires.

Certaines de ces conséquences sont contingentes; elles sont déterminées par le caractère propre du fléau destructeur : la peste était une maladie contagieuse dont la propagation pour rapide qu'elle fût, a tout de même duré trois ans et ses résurgences ont été fréquentes au cours de la deuxième moitié du XIV^e siècle. La menace du fléau

en marche ou reparaissant en des lieux qu'il avait quittés développe et maintient un état de crainte chronique dans les populations du XIV^e siècle. C'est cette crainte qui explique les phénomènes d'affolement collectif à caractère morbide, dont le plus important fut le mouvement des Flagellants qui cherchaient par de violentes macérations physiques à attirer la clémence du ciel; c'est cette crainte également qui explique le sentiment de la présence de la mort, de la peur de mourir et, corrélativement, l'apparition des thèmes macabres dans l'art. Nous nous apercevons, en effet, aujourd'hui, que le fait de savoir certains hommes en possession de bombes atomiques susceptibles de détruire instantanément n'importe quelle ville, n'affole pas les habitants des agglomérations urbaines et ne modifie pas leur comportement, tant que le fléau n'est pas déchaîné; il suffit, au contraire, qu'ils croient le fléau en marche et la désintégration progressive du monde en train de s'effectuer pour qu'apparaissent des phénomènes d'affolement comparables à ceux du XIV^e siècle. Ces phénomènes constituent un décor psychologique déterminé non pas par la brusque diminution de la population, mais par le caractère propre de l'agent qui la provoque.

Mais il est des conséquences de la peste noire qui paraissent de caractère général et semblent avoir universelle valeur. Des conséquences politiques et militaires : les guerres ont été interrompues dans l'ensemble de l'Europe et du bassin méditerranéen pendant sept à huit ans après le commencement de la peste. Des conséquences sociales : les décès des riches ont accru la fortune des riches survivants qui accumulaient les héritages, tandis que les pauvres laissaient aussi misérables les héritiers de leurs hardes; le contraste entre riches et pauvres énormément accru par la mortalité suscite des conflits sociaux. Des conséquences économiques enfin : la brusque raréfaction de la main-d'œuvre entraîne la hausse des salaires et par conséquent des prix; les rentiers, les propriétaires des moins bonnes terres que les tenanciers abandonnent, les commerçants et les chefs d'ateliers qui ne peuvent ou n'osent payer des salaires élevés, sont ruinés. Aucune de ces conséquences ne semble explicable par les circonstances du moment.

Tout se passe donc comme si la tragique et exceptionnelle expérience de 1347-1350 prouvait qu'une brusque chute démographique atteignant dans son ensemble la population d'une fraction impor-

tante de l'univers tend à déterminer la paix entre les nations, d'après
conflits économiques internes, des bouleversements dans la structure
de la société, l'exaspération des luttes sociales, ainsi qu'un ébranlement
psychologique et moral dont les caractères particuliers sont, eux,
variables et imprévisibles.